

## La distorsion statistique du réel

Ugo Gilbert Tremblay

Numéro 82, automne 2020

La pandémie, avant, pendant et après

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilbert Tremblay, U. (2020). La distorsion statistique du réel. *L'Inconvénient*, (82), 11–16.

# La distorsion statistique du réel

ESSAI

Ugo Gilbert Tremblay

Comment se fait-il que toutes ces statistiques, ces sages, ces amis du genre humain, énumérant les intérêts des hommes en oublient toujours un ?  
Fiodor Dostoïevski

L'homme sait ce qu'il fait, mais il ne sait pas ce que fait ce qu'il fait.  
Paul Valéry

Dans la conclusion de son maître ouvrage *L'homme neuronal*, paru en 1983, le grand neurologue français Jean-Pierre Changeux s'interrogeait sur la possibilité que nos sociétés aient atteint un tel degré de complexité que le cerveau humain, forgé dans un contexte beaucoup plus rudimentaire que le nôtre, serait pour ainsi dire devenu inadapté. « L'organisation et la flexibilité de l'encéphale humain, écrivait-il, restent-elles compatibles avec l'évolution d'un environnement qu'il ne maîtrise plus que très partiellement ? Une dysharmonie profonde n'est-elle pas en train de se creuser entre le cerveau de l'homme et le monde qui l'entoure<sup>1</sup> ? »

Ce passage m'est revenu en tête récemment alors que j'analysais, pour une énième fois, les statistiques de mortalité de la COVID-19. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la chance (ou le malheur) nous a été donnée de suivre la propagation d'un virus en temps réel, de traquer le moindre de ses déplacements, le moindre de ses sursauts, avec la minutie obsession-

nelle d'un savant fou. Chacune de ses victimes se transformait aussitôt en chiffre sur un compteur mondial, alimentant toutes sortes de graphiques censés nous donner un accès transparent à la réalité. Nous avions les yeux à ce point rivés sur ces graphiques que c'est d'ailleurs le langage statistique qui s'est imposé comme le plus à même de nous convaincre de bouleverser nos vies : il fallait, disait-on « aplatir la courbe ». C'était à croire que nos actions prenaient forme au sein d'une gigantesque abstraction, quelque part dans un système de coordonnées cartésiennes, entre l'axe des abscisses et l'axe des ordonnées.

Évidemment, nous savions que tout cela était bien réel. Peut-être *trop réel* justement, comme si le passage par l'abstraction mathématique et la multiplication des diagrammes avait eu pour effet de décupler la réalité de la pandémie, en la ramenant à des variables simples, auxquelles notre intelligence pouvait facilement s'accrocher, trouvant une matière sans cesse renouvelée pour jongler, ruminer,

multiplier les scénarios d'anticipation et les regrets rétrospectifs. D'invisible qu'il était, le virus est ainsi rapidement devenu la seule chose que nous voyions.

En songeant à la remarque de Changeux sur le gouffre croissant qui sépare notre cerveau du monde qui nous entoure, je me suis demandé si nous étions vraiment faits pour cela. Je veux dire : le cerveau humain est-il vraiment conçu pour gérer tous ces chiffres, pour prendre des décisions en fonction d'eux, surtout lorsqu'on les sélectionne et les isole de tous les autres nombres que la réalité est susceptible de nous fournir et qui se trouvent – faute d'avoir leur propre graphique et leur propre courbe diffusés en direct – relégués à l'inexistence ? Pouvons-nous réfléchir sereinement lorsque les seuls nombres que l'on voit défiler sur nos écrans sont imprégnés d'une coloration morbide, censés stimuler en notre for intérieur la hantise de disparaître, si ce n'est la peur de manquer de souffle ? Avons-nous la capacité de traiter ces données tout en gardant des émotions proportionnées à ce qui se passe, surtout lorsque ces données prennent la forme d'une surenchère informationnelle confinant à l'embouteillage cognitif ? Est-il possible que la quantification systématique de la pandémie à laquelle nous avons assisté, qui se présentait comme l'aboutissement ultime de la rationalité – *ratio* signifiant en latin « calcul » –, ait en même temps fait subrepticement le lit de la déraison, comme si, peu à peu, nous étions tous collectivement entrés dans un monde parallèle où seule comptait la courbe qu'il fallait aplatir (courbe qui continuait de nous obnubiler même longtemps après avoir été aplatie) ? Ou pour le dire avec Olivier Rey, n'avons-nous pas eu la preuve que, passé un certain seuil de matraquage, « la statistique n'apparaît plus comme ce qui nous renseigne sur le monde, mais comme ce qui nous en sépare<sup>2</sup> » ?

Le philosophe Günther Anders a proposé en son temps le concept de « décalage prométhéen » pour décrire l'abîme chaque jour plus grand qu'il observait entre les capacités techniques de l'humanité et ses capacités de sentir et d'imaginer<sup>3</sup>. Hannah Arendt (qui fut d'ailleurs la première épouse d'Anders) décrivait le même phénomène dans *Condition de l'homme moderne* en soutenant que nous étions de moins en moins capables de comprendre « ce que nous sommes pourtant capables de faire<sup>4</sup> ». Cette idée d'un dépassement d'Homo sapiens par Homo faber s'applique aussi, de manière frappante, à nos

capacités actuelles de récolter et de traiter des masses de données. Si Prométhée, selon le fameux mythe grec, est censé avoir fait don de la technique à l'humanité en lui apportant le feu, il semble que ce soit désormais avec le pouvoir des nombres que nous nous brûlions. Nous avons en effet développé, ces dernières décennies, de formidables outils pour soumettre sans délai le monde à nos calculs. En un clin d'œil, le monde entier peut être chiffré et traduit en équations. En quelques millisecondes, des algorithmes dociles peuvent discerner dans un fatras de nombres issus de sources diverses n'importe quel fragment de cohérence qu'on leur réclame.

Or voilà peut-être l'événement absolument inédit de la dernière année : pour la première fois, ces algorithmes ont croisé sur leur chemin un virus, et ils se sont pour ainsi dire jetés sur lui, avec l'ardeur et l'empressement d'une hyène affamée ; ils en ont fait leur laboratoire pour nous livrer à une orgie sans précédent de statistiques, et ce, sans égard pour nos capacités attentionnelles, sans tenir compte de leurs conséquences sur notre aptitude à raisonner à long terme et, surtout, sans la moindre considération pour les effets boule de neige irréversibles qu'ils pouvaient produire alors même qu'ils généraient ce flux d'informations continu à partir de données souvent fragmentaires et, il faut le dire, méthodologiquement peu rigoureuses (ainsi ignorons-nous toujours le véritable taux de mortalité du virus, celui-ci variant considérablement d'un pays à l'autre, voire d'une ville à l'autre, la seule chose que nous puissions dire avec certitude étant qu'il diminue significativement chaque fois qu'on le met à jour).

Est-ce à dire que nous aurions dû renoncer à ces statistiques, qu'il aurait été plus sage de regarder stoïquement passer la vague sans tenter d'en quantifier le déploiement ? Est-ce à dire que la quantification du monde est par essence diabolique et qu'il faut en toutes circonstances s'en tenir loin, de peur de se voir ensorcelé par elle ? Faudrait-il prendre exemple sur les Pirahãs, tribu de chasseurs-cueilleurs d'Amazonie dont le vocabulaire mathématique se limite apparemment à deux chiffres – un et deux – ou encore sur les Mundurucus, qui ne savent compter que jusqu'à cinq<sup>5</sup> ? Il serait évidemment absurde de succomber à un tel romantisme.

Si c'est une chose de reconnaître les services que peuvent nous rendre les statistiques, c'en est une autre de les accueillir avec candeur et de leur prêter d'insondables

pouvoirs de dévoilement, comme si elles permettaient d'accéder à la vérité enfin dénudée du réel. D'une part (on me pardonnera de rappeler cette évidence), les données que nous livrent les chercheurs, journalistes et politiciens font toujours l'objet d'un ensemble de décisions préalables, lesquelles contribuent à découper la réalité d'une certaine façon. Derrière les chiffres qu'on nous montre, des dizaines de choix méthodologiques plus ou moins chargés d'implications font que certains éléments seront inclus ou exclus de ce qui est mesuré. Par exemple, un jeune homme atteint de la COVID-19 qui meurt dans un accident de moto, comme cela a été rapporté en Floride, doit-il être compté parmi les victimes de la pandémie ? Le bon sens voudrait que non. Pourtant, si le critère de calcul stipule que toute personne qui meurt avec le virus dans son organisme doit faire partie du décompte, alors il faudra l'inclure, même s'il s'agissait à l'évidence d'une condition accessoire. Il en va de même pour les personnes souffrant d'un cancer avancé ou pour les patients qui étaient déjà hospitalisés aux soins intensifs au moment de contracter le virus. Si l'on cherchait, pour chaque cas, à distinguer entre les morts qui ont eu la COVID-19 comme cause *principale* et celles où elle ne fut qu'une cause *contributive*, à la manière de l'ultime chiquenaude qui propulse vers le trépas, il deviendrait tout simplement impossible de produire des statistiques. Il faut, en d'autres termes, tracer une ligne quelque part et cette ligne comporte une part inévitable d'arbitraire.

Rappeler cela peut paraître inutilement pointilleux, mais dans un contexte où on nous informe que près de soixante-quinze pour cent des personnes décédées du virus au Québec avaient un âge *dépassant l'espérance de vie* et que les autres souffraient souvent de graves comorbidités, la question de savoir quels sont les critères utilisés pour définir les victimes de la COVID-19 est loin d'être anodine<sup>6</sup>. Un esprit froid et excessivement comptable pourrait d'ailleurs demander : combien de temps ces personnes auraient-elles vécu si ce n'était de ce virus ? Difficile à dire, mais on sait que la durée moyenne d'un séjour en CHSLD au Québec s'élevait à environ huit cent cinquante jours avant la pandémie. On sait aussi que ceux qui y mouraient n'avaient pas à attendre d'être « en situation de fin de vie imminente » pour avoir le droit de voir leurs proches.

Lorsque, me trouvant au dépanneur du

coin, je vois un jeune adulte en pleine santé ouvrir la porte du réfrigérateur à bière à l'aide de son t-shirt, de crainte d'attraper le virus, je me dis que certaines subtilités statistiques lui ont échappé. Comment pourrait-on mieux illustrer la tendance innée du cerveau humain à surestimer, d'une manière exponentielle, les faibles probabilités (tendance sur laquelle se fonde notamment la peur de prendre l'avion) ? Je me dis aussi qu'il manque à ce jeune homme certains rudiments en matière de contamination croisée. Enlèvera-t-il son t-shirt avant de rentrer chez lui ? Le fera-t-il avec ses mains ? Si oui, pourquoi ne pas avoir tiré la porte avec ses mains dès le départ ? Laissera-t-il son t-shirt dehors pour éviter que l'air de son appartement soit infecté ? La distorsion statistique du réel entraîne son lot de comportements inusités. Mais cela n'a rien pour surprendre, surtout si ce jeune homme est tombé sur cette une de Radio-Canada datée du 1<sup>er</sup> mai 2020 : « Plus de dix pour cent des cas de COVID-19 ont nécessité une hospitalisation » et qu'il a eu en plus le malheur de ne pas rafraîchir sa page quelques heures (jours ?) plus tard pour lire ce nouveau titre moins trompeur : « Plus de dix pour cent des cas *détectés* de COVID-19 ont nécessité une hospitalisation ». En statistique, le diable se cache souvent dans les détails, tout comme les raisons susceptibles d'alimenter des degrés malsains d'anxiété, quand il ne s'agit pas carrément d'« hypocondrie collective<sup>7</sup> ».

Quoi qu'on pense de la pandémie et de son ampleur (qui, au moment d'écrire ces lignes, vient tout juste de dépasser le nombre de décès attendus d'une saison d'influenza sévère<sup>8</sup>), l'emballement statistique autour de la COVID-19 me semble aussi avoir dérégulé les cerveaux humains sur un autre plan. Si les chiffres véhiculent en eux-mêmes une apparence d'objectivité propre à donner l'impression de comprendre ce qui se passe, le fait d'élire une courbe au rang d'unique variable digne de l'attention médiatique et politique ne peut qu'amoindrir la capacité des sociétés humaines à prendre des décisions réfléchies et mesurées.

À partir du moment où le nombre de morts liées au virus devient le seul objet de préoccupation, la seule information en caractère gras qui clignote en permanence dans les esprits, comment un politicien pourrait-il décider d'accepter que ce nombre augmente en vue d'atténuer les graves conséquences (elles-mêmes parfois mortelles) qui se produiront sur d'autres courbes que personne

ne regarde et que personne ne mesurera avant des années (c'est-à-dire souvent après la prochaine élection) ? Si le seul standard à partir duquel on mesure le succès de la gestion d'une pandémie réside dans le nombre des victimes du virus (et non dans le nombre des victimes collatérales de la gestion de ce virus), comment les décideurs pourraient-ils refuser d'entrer dans la compétition mondiale visant à contenir le progrès de cette unique variable, sachant que la comparaison entre pays aura lieu seulement – et injustement – en fonction d'elle ? Dans un tel contexte, l'affaire semble classée avant même d'avoir été entendue : les politiciens seront nécessairement blâmés pour les morts excédentaires (apparemment) causées par leurs décisions, mais ils ne seront jamais félicités pour les victimes (non comptabilisées) qu'ils auraient pu épargner en acceptant de laisser une place plus grande à la fatalité virale (comme on l'a vu par exemple en Suède, véritable mouton noir de la pandémie, qui, sans avoir recouru à la méthode dure, affiche pour l'instant des résultats moins mauvais que ceux du Québec et une économie en bien meilleure santé?).

Or lorsque les deux branches d'une alternative ne peuvent être considérées également et avec le même sérieux, du fait qu'une seule se trouve à bénéficier des projecteurs et de l'arsenal statisticien, peut-on vraiment parler de décision ? À l'évidence, non. Au bout du compte, il y aura d'un côté la courbe des décès de la COVID-19, inscrite au fer rouge dans nos mémoires, et de l'autre toute une série de courbes invisibles qui, souterrainement, à l'abri de la conscience collective, poursuivront leur route sans la moindre fanfare médiatique pour en rendre compte : les traumatismes infantiles durables générés par le confinement ; la hausse déjà observée des suicides et des surdoses ; la multiplication des cas de décrochage scolaire ; la dégradation accélérée de personnes âgées brutalement privées de contacts sociaux ; les complications et les décès découlant de chirurgies ou de soins retardés ; les morts évitables de la COVID-19 qui ont été occasionnées par un manque de personnel lui-même causé par la peur et l'alarmisme médiatique ; l'endettement massif des États qui pourrait compromettre à terme les services publics ; la précarisation économique (et psychologique) de millions de travailleurs ; les faillites en série de petits commerçants ; une récession économique majeure qui frappera au premier chef les pays privés de filet social,

dans lesquels l'ONU annonce déjà un doublement des risques de famine pour l'année en cours, sans parler des tensions géopolitiques imprévisibles qui peuvent découler d'un tel cocktail.

On ne saurait refaire l'histoire, et je conçois qu'il est aisé de succomber au luxe des reconstructions à rebours, mais je ne peux m'empêcher de soumettre à l'attention du lecteur cette expérience de pensée : si un agent parfaitement rationnel (aussi bien dire non humain) avait eu accès, sans distorsion statistique, sans filtre médiatique, sans polarisation politique (qui fait qu'un camp adopte automatiquement la position inverse de celle du camp rival, sans possibilité de retour en arrière), à *l'ensemble des courbes* impliquées par les décisions que l'humanité avait à prendre face à ce virus, qu'aurait-il fait ? Pour quelle stratégie aurait-il opté ? Une stratégie plus ciblée, moins centralisée, plus souple ? Après s'être assuré d'éviter le débordement des hôpitaux, aurait-il réajusté le tir, aurait-il hiérarchisé autrement les risques ? Aaurait-il cru bon, à partir d'un certain stade, d'appliquer le principe de précaution au principe de précaution lui-même ? Ou bien aurait-il agi exactement comme nous l'avons fait, marché dans les mêmes sentiers, avec la même assurance plus ou moins tranquille ? Ces questions, pour peu qu'on les prenne au sérieux, ne sauraient être soulevées sans provoquer un certain vertige.

•

Le caractère incertain du monde est pour l'homme une source constante d'angoisse qui appelle irrésistiblement sa réduction. À l'instar des religions et des idéologies, les statistiques sont un moyen de réduire cette incertitude : elles suscitent un apaisement, rendent le monde soudainement plus lisible, mais elles nous exposent en même temps à une illusion de contrôle qui peut conduire à des actions erratiques et autodestructrices. Tout se passe comme si, une fois transformés en courbes, les phénomènes qui nous dérangent déclenchaient magnétiquement, de façon pour ainsi dire pavlovienne, le désir d'intervenir. À ce chapitre, les médecins et les experts en santé publique ne se distinguent pas des autres hommes : eux aussi ont une tolérance limitée à l'incertitude, et il leur arrive d'entretenir secrètement le fantasme du risque zéro. On peut même penser que certains d'entre eux, placés plus souvent

que le commun des mortels devant le chaos imprévisible de la biologie, les réactions sinueuses et incohérentes du corps humain, sa finitude intrinsèque, vivent au quotidien avec une inquiétude sourde qu'ils rêveraient de désamorcer. Cela n'est peut-être pas sans lien avec les pulsions autoritaires et le paternalisme décomplexé que l'on a vus s'exprimer chez quelques-uns au cours des derniers mois. Le désir de contrôle est parfois l'autre face d'un sentiment d'impuissance : dans un domaine où « échapper » des patients fait partie du quotidien, de même que le constat de l'échec répété de certains traitements, Dieu sait qu'un tel sentiment doit être répandu. Il est possible que la tentation de « se venger » de cette impuissance sommeille toujours quelque part au fond d'eux-mêmes, dans l'attente d'un déversoir licite, c'est-à-dire d'une cible sur laquelle se jeter afin de se rappeler que les lois de la vie n'échappent pas à la mainmise des hommes.

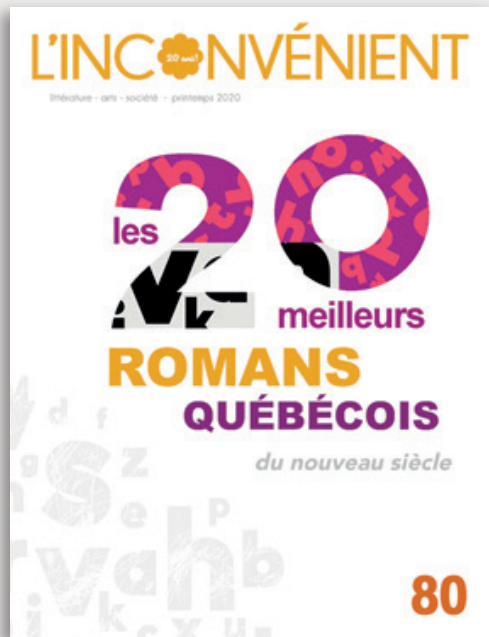
De la part de politiciens tentés d'abdiquer leurs responsabilités, spécialement lorsqu'ils sentent la mort rôder, confier la mission de combattre un virus aux seules autorités médicales n'était peut-être pas l'idée la plus avisée. Conditionnés à n'observer le monde qu'à travers la lorgnette étroite de la santé et du maintien des signes vitaux, de nombreux médecins ont développé un parti pris « pro-vie » (au sens purement biologique du terme) dont on sait qu'il a souvent mené à de l'acharnement thérapeutique. Parce qu'ils sont surdiplômés en plus de s'être montrés brillants dans le domaine scolaire, on a tendance à oublier que les médecins ont souvent l'intelligence de cégépiens lorsque vient le temps de comprendre le monde social et de saisir les liens complexes et inextricables qu'entretiennent ses composantes, de même que les effets domino qui peuvent résulter de toute intervention aventureuse en son sein. Leur demander de prendre soudainement le contrôle de la société s'apparentait ainsi à lancer un chien dans un jeu de quilles.

Dans *Le livre du rire et de l'oubli*, Milan Kundera raconte comment de jeunes révolutionnaires communistes, se retournant vers leur passé, constataient avec désarroi que le monde qu'ils avaient mis en marche ne ressemblait pas à leurs projections : « Et alors, ces êtres jeunes, intelligents et radicaux ont eu soudain le sentiment étrange d'avoir envoyé dans le vaste monde l'action qui commençait à vivre de sa vie propre, cessait

de ressembler à l'idée qu'ils s'en étaient faite et ne se souciait pas de ceux qui lui avaient donné naissance. Ces êtres jeunes et intelligents se sont mis à crier après leur action, ils ont commencé à l'appeler, à la blâmer, à la poursuivre, à lui donner la chasse. Si j'écrivais un roman sur la génération de ces êtres doués et radicaux, je l'intitulerais *La chasse à l'action perdue*<sup>10</sup>. »

Dans leur lutte acharnée (et souvent aveugle) contre les statistiques de la COVID-19, on peut raisonnablement suspecter que les experts de la santé publique, les infectiologues et les épidémiologistes, aidés en cela par les journalistes et les politiciens, ont lancé de telles actions dans le monde. Se retourneront-ils un jour vers celles-ci avec le même trouble, la même déréliction que les révolutionnaires décrits par Kundera ? Certains le feront sans doute. Chez les autres, on doit plutôt s'attendre au durcissement de leur position. La rationalisation est un mécanisme de défense psychologique bien connu qui consiste à produire les raisons (et les récits) qui confortent nos actions et nos croyances en les mettant à l'abri de toute autocritique, de tout sentiment d'incohérence. C'est un stratagème visant à réduire la dissonance interne lorsqu'on pressent qu'un décalage existe entre la réalité et ce qu'on aimerait qu'elle soit. Certaines recherches ont montré que les personnes les plus intelligentes (scientifiques inclus) avaient tout aussi, voire davantage, tendance à être aveugles à leurs propres biais<sup>11</sup>, et il est raisonnable de penser qu'elles sont même *les plus douées* pour s'enfumer mentalement, pour la bonne raison qu'elles possèdent un appareil cognitif plus puissant que la moyenne pour générer des arguments qui sonnent juste, neutralisant ainsi tout désir d'examiner les hypothèses qui menacent leurs croyances. Pour avoir une idée de la capacité des gens intelligents à construire des justifications sur commande, il suffit de penser aux médecins qui, en seulement quelques semaines, ont défendu avec *le même niveau de certitude inébranlable* une chose et son contraire à propos du port du masque (épisode peu glorieux de la médecine qui contribuera assurément à jeter le discrédit sur la rationalité scientifique pendant plusieurs années). Maintenant, imaginez la même puissance de rationalisation, la même agilité rhétorique à donner l'impression qu'on a le savoir de son côté, *mais mise au service de la mystification de soi*.

# Vous cherchez des lectures de reconfinement ?



## Il vous manque d'autres numéros ? Commandez-les en ligne !

- no 81 Le pays incertain
- no 80 Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle
- no 79 Pierre Vadeboncoeur
- no 78 Ruses et raisons de l'autodérision
- no 77 Grandeur et misère de l'université
- no 76 L'art doit-il être moral ?
- no 75 Le néoconformisme
- no 74 Révolution sexuelle, prise 2 ?
- no 73 Ducharme sans Ducharme
- no 72 La querelle de la laïcité
- no 71 Les nouveaux romanciers mexicains
- no 70 Faudra-t-il toujours lutter pour le français ?
- no 69 Le fantasme de la survie
- no 68 Du populisme
- no 67 La société sans douleur
- no 66 À quoi sert la fiction ?
- no 65 La gauche et la droite
- no 64 L'amitié au temps de Facebook
- no 63 L'Amérique et nous
- no 62 La tyrannie de la rumeur
- no 61 Islam, islamisme, islamophobie
- no 60 Avons-nous peur du pouvoir ?
- no 59 Le marché des rituels
- no 58 L'âge d'or des séries télé
- no 57 Les embarras de l'identité
- no 56 Où va la littérature québécoise ?

En écrivant ces lignes, j'ai l'impression de mettre enfin le doigt sur la véritable cause du mépris véhément avec lequel on a traité les individus (souvent issus des classes populaires) qui ont basculé dans le complotisme au cours des derniers mois : ceux qui les insultent perçoivent en eux le reflet honteux de leur propre besoin de certitude, le miroir peu flatteur de leur propre désir de se soustraire au doute. ■

1. J.-P. Changeux, *L'homme neuronal*, Fayard, 1983.
2. O. Rey, *Quand le monde s'est fait nombre*, Stock, 2016.
3. G. Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Encyclopédie des nuisances/Ivrea, 2002.
4. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983.
5. O. Rey, *op. cit.*
6. Au moment où j'écris ces lignes, quatre-vingt-douze pour cent des personnes décédées au Québec avaient plus de soixante-dix ans.
7. J'emprunte cette expression au sociologue des croyances Gérard Bronner. Voir G. Bronner, *La démocratie des crédules*, PUF, 2013.
8. Selon l'OMS, à l'échelle mondiale, les épidémies annuelles d'influenza sont responsables d'environ 5 millions de cas de maladies graves, et causent de 290 000 à 650 000 décès. Survenue à une époque où les sociétés occidentales étaient beaucoup plus jeunes et nettement moins peuplées, la grippe de Hong Kong (été 1968-printemps 1970) aurait quant à elle fait environ 1 million de morts, et ce, sans vraiment marquer les esprits.
9. Pour peu qu'on puisse se fier à ces chiffres (eux-mêmes construits selon des méthodologies qui peuvent diverger), en date d'aujourd'hui (7 août 2020), le Québec affiche un taux de mortalité par million d'habitants de 666 contre 568 pour la Suède, qui n'a pourtant jamais confiné sa population.
10. M. Kundera, *Le livre du rire et de l'oubli*, Gallimard, 1985.
11. Voir R. F. West, R. J. Meserve et K. E. Stanovitch, « Cognitive Sophistication Does not Attenuate the Bias Blind Spot », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 103, n° 3, 2012, p. 506-519; et K. E. Stanovitch, R. F. West et M. E. Toplak, « Myside Bias, Rational Thinking, and Intelligence », *Current Directions in Psychological Science*, vol. 22, n° 4, 2013, p. 259-264.